

Boniface les décimes recueillies : bien plus prévoyant que ses injustices aigraient l'esprit du redoutable pontife, non-seulement il donna l'hospitalité, dans son royaume, aux Colonne fugitifs, pour le tenir en respect, mais il redoubla publiquement ses caresses et ses faveurs à leur égard, afin de l'humilier et de lui faire peur. Ainsi, tandis que le pontife engageait Philippe à se croiser contre les Turcs, Philippe se faisait l'ami de ceux qu'une croisade papale avait jetés sur la terre de l'exil.

Seul, Jean, duc de Bretagne, répondit sincèrement aux instances de Boniface; non content d'offrir des secours, il se montra disposé à payer de sa personne et à diriger une expédition en Terre-Sainte. Il voulait partir en juin, et il avait même demandé les indulgences accoutumées que Boniface répandit à pleines mains sur lui et sur ses croisés¹. Mais, personne ne partit. Les tristes nouvelles de la Syrie vinrent sans doute arrêter cet élan. On apprit, en effet, qu'aussitôt après le départ de Cassan, les Tartares avaient été chassés par la trahison d'un certain Capehick, gardien de la ville de Damas. Les choses redevinrent pour les chrétiens ce qu'elles étaient auparavant².

¹ Lib. 6. Ep. 278. Rayn. 33.

² Hayton. Hist. Orient. c. 43.

En laissant échapper cette dernière occasion d'arracher la Terre-Sainte aux mains des infidèles, les chrétiens rendirent comme à jamais impossible le retour des croisades. Le puissant et perfide Osman, fils d'Erdogrul, autre conquérant qui avait étendu son pouvoir par les montagnes de l'Asie-Mineure et dans les vallées du Taurus, commença à se rendre formidable par ses conquêtes. La retraite de Cassan, chef des Tartares et la faiblesse des Césars byzantins ouvrirent à ce Turc audacieux la voie à un empire qui, par son étendue et sa durée, semble unique dans l'histoire. Il en jeta les fondements et en fixa le siège dans la ville de Prusa, en Bythinie, aux pieds du mont Olympe. Tels furent les commencements du terrible empire ottoman : semblable aux flots de la mer qui roulent et entraînent avec eux les restes d'un grand édifice tombé en ruine sur leurs rivages, il usa les dernières forces de la puissance grecque, jusqu'à ce que Mahomet II allât s'asseoir sur le trône de Constantin. Alors, l'islamisme, déjà puissant en Orient, commença à étendre ses racines jusqu'en Occident et à infecter les plages fortunées d'Europe qui regardent l'Asie. Ainsi, sous le pontificat de Boniface, qui avait tant travaillé à empêcher que le triste état des affaires chrétiennes dans le Levant préludât à un avenir pire encore,

commença à s'élever, entre cette contrée et les fidèles, un mur que la dévotion envers le saint Sépulcre ne pourrait plus franchir; et les infidèles, que les croisés étaient un jour allés chercher sur leur terrain, vinrent provoquer les chrétiens jusque chez eux et les forcer à une croisade défensive. Telle était la barbarie qui menaça pendant longtemps toute l'Europe et que les papes repoussaient en suscitant contre elle les guerres sacrées. Maintenant encore cette puissance est debout, uniquement parce que le partage de la proie fait toujours peur à ceux qui voudraient se la partager.

Ainsi, l'empire des Turcs s'élevait pendant que s'écroulait le pouvoir politique des pontifes; toutefois, il tombait lentement parce que les épaules de Boniface avaient la force de le soutenir encore. En se voyant environné de peuples aussi peu fermes que les Italiens, celui-ci présentait la lutte où il allait entrer. Nous parlerons plus tard de Florence; revenons à la Sicile.

On a vu que, par suite du mépris des conseils de Boniface, Philippe, prince de Tarente, entraîné par sa jeunesse et son imprudence, avait été mis en déroute et fait prisonnier au combat de Falconaria. Or, cet échec, que Charles II était pour ainsi dire allé chercher, fut un surcroît d'affliction pour l'âme du

Pape déjà contristée par le retour subit de Jacques en Aragon après la victoire remportée sur Frédéric, au cap Orlando. La mauvaise foi de l'Aragonais, la faiblesse du prince angevin, la fermeté de Frédéric et des Siciliens auraient abattu toute autre âme que celle de Boniface.

Les oblations du Jubilé avaient rempli ses coffres le parti guelfe en Italie lui offrait des secours en hommes et en argent; le Pape vit renaître ses espérances et les reporta sur Charles de Valois dont il résolut de faire son champion. Son courage relevé par ces appuis, il entreprit de nouveau de tirer Frédéric de la Sicile. Ce dernier avait reçu de puissants renforts de Gênes, cité gibeline; Boniface fit donc des efforts incroyables pour la détacher des Siciliens. Il menaça, tonna, invoqua Jacques et Philippe lui-même contre elle¹; mais Gênes ne se rendait pas. Enfin, tandis que deux millions de fidèles joussaient à Rome des indulgences papales, il la frappa d'un châtement terrible, dont la sévérité parut plus grande encore dans un temps de si grand pardon. Boniface excommunia solennellement Oberto et Conrad Doria, Conrad Spinola, leurs parents, leurs amis et lança l'interdit sur Gênes et sur tout

¹ Rayn. 1300. n. 12. 13.

son territoire, les menaçant de peines plus sévères dans leurs biens, si, au jour de l'Ascension, ils n'avaient rompu avec la Sicile¹. Les Génois furent effrayés et entamèrent des négociations avec Charles de Naples. Telles furent les mesures du Pape pour affaiblir les forces de ses ennemis. Afin d'accroître les siennes, il avait, dès le mois de janvier, élevé hautement la voix contre l'expédition téméraire de Philippe, prince de Tarente, qu'il traita nettement d'insensé dans sa lettre au légat Gérard, évêque de Sabine². Il excita dans l'âme de Charles et de Loria un tel sentiment de crainte qu'ils vinrent en personne à Rome, pour le calmer³. Boniface expose à Gérard, de la manière la plus vive, son espérance de voir l'affaire réussir, grâce au secours et à la flotte qu'il comptait recevoir de Jacques. En effet, il avait écrit en même temps à ce dernier⁴ qu'il attendait des renforts de Gênes elle-même; qu'il avait déterminé, par la promesse de faveurs particulières, les Chevaliers du Temple et de St-Jean à combattre la Sicile; que les cités guelfes lui envoyaient une cavale-

¹ Rayn, 4300, n° 40.

² Ib. 42. « ex suæ fatuitatis impulsu intimore periculi possuisse. »

³ Id. ib.

⁴ Ep. 74. lib. 5. Rayn. 4300. n. 47.

rie d'élite et bien approvisionnée; il lui recommandait enfin de se tenir prêt et d'être plein d'espoir.

Mais, tandis que Boniface encourageait le légat à la guerre, Charles semblait incliner vers la paix. Ce dernier prince était cruellement affligé de la captivité de son fils Philippe et las de la guerre: Frédéric le sut et profita de l'occasion; il lui députa des ambassadeurs pour régler les conditions d'un arrangement: mais tous deux redoutaient Boniface: ils voulurent donc traiter secrètement, afin qu'il ne traversât pas leurs négociations. Charles, semblable à un enfant sous la férule d'un rigide pédagogue, traitait et tremblait. Boniface qui en fut instruit lui parla ferme, et cela d'abord parce que la Sicile regardait plus immédiatement le Pape que Charles, ensuite parce que ce dernier était assez dépourvu de jugement. Le pontife lui disait avec sévérité « qu'en
« réfléchissant aux différents traités où il avait voulu
« mettre la main à l'insu de Rome, il ne trouvait
« que des sujets de crainte, rien qu'en le voyant
« entrer en pourparlers; qu'il avait encore présent
« à l'esprit ce que Charles avait su faire dans le
« traité conclu avec Jacques, au siège de Gaëte,
« sans avoir consulté les légats du Pape; qu'il se
« souvenait aussi de cet autre traité, monument
« vraiment étonnant, de prudence et de sagesse,

« qu'il avait fait également avec Jacques pour la
 « délivrance de ses fils ; qu'une longue expérience
 « lui avait appris que les affaires n'étaient fécondes
 « qu'en désastres pour peu que Charles y fût aban-
 « donné à lui-même, témoin, hélas trop éloquent,
 « la fatale expédition de son fils. Il lui demandait
 « s'il y avait prudence et respect envers l'Église à
 « se rendre à une entrevue secrète, sur un vaisseau,
 « avec les envoyés de Frédéric, leur ennemi com-
 « mun, et sans l'informer en quoique ce fût de ce
 « qui s'était dit et fait¹ ? »

Le langage tenu à Charles et aux légats montrait dans Boniface un esprit aigri par l'état des affaires de Sicile et en même temps plein de vigueur pour surmonter les obstacles. Loria avait bien remporté, le 14 juin, une victoire signalée sur la flotte sicilienne, dans les eaux de Ponza ; mais, comme les fruits que l'on en recueillit furent peu abondants, comme les affaires guelfes n'allaient pas bien en Italie, Boniface, loin de se faire illusion sur cet avantage, n'en était que plus inquiet et plus préoccupé du parti à prendre. Nous allons maintenant parler de la Toscane. Mais, élevons-nous un peu au-dessus des faits ; car, ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent nous servir d'enseignement à nous qui venons après eux.

¹ Rayn. 1300. 45.

Le pontificat politique reposait tout entier, comme il est évident, sur la partie du peuple qui était guelfe ; aussi, la couleur guelfe fut-elle toujours celle des papes ; bien plus, cette faction n'eut jamais d'autre chef vraiment naturel que le souverain pontife. Le choc des partis loin de nuire à Rome lui était utile. Les froissements tenaient la vie éveillée : vaincue ou victorieuse, la faction guelfe était toujours vivante, ce qui était nécessaire aux papes. L'inaction trop prolongée ou une supériorité trop marquée sur la faction rivale étaient nuisibles, et parce qu'il n'y avait plus alors d'aiguillon pour exciter les guelfes, et parce que l'oisiveté pouvait engendrer la corruption et le schisme dans le parti. Le guelfisme une fois arrivé à cet état de scission, on pouvait affirmer, sans nul doute, que le pontificat civil, ébranlé dans ses fondements, toucherait au déclin de sa puissance. Il était réservé à Boniface d'avoir ce pressentiment et à Florence de le lui inspirer. Cette puissante république éprouvait toutes les vicissitudes auxquelles les États sont sujets quelles que soient la forme et la solidité de leur gouvernement, quelles que soient les conditions de leurs citoyens ; car l'imperfection enveloppe et pénètre tout ici bas. Le pouvoir est une chose divine ; mais le mode du pouvoir, mais le point où il se doit placer dans les sociétés humaines

ne sont pas divins. Cette indétermination de circonstances et l'excessive cupidité des hommes enfantent les révolutions dans les États; et ces révolutions sont, de temps à autre, nécessaires, pour mettre à nu la faiblesse humaine et déconcerter la confiance des législateurs dans la sainteté des lois aussi bien que celle des princes dans l'empire de la force. Nous disons que les révolutions sont nécessaires; c'est qu'il est impossible que les richesses ou le pouvoir ne se portent pas quelquefois dans une partie de l'État, et en s'y accumulant n'y occasionnent pas des infirmités morales, comme le dérangement des humeurs cause dans le corps humain des maladies physiques. Pour agiter et dissiper cet amas pestilentiel, pour purifier ces foyers de corruption, le ciel permet les fureurs civiles, qui ne sont pas plus à désirer que les tempêtes, mais que l'on doit regarder pourtant comme des moyens employés pour le bien par une providence pleine de bonté. Rares dans les monarchies, elles y sont plus terribles; fréquentes au contraire dans les républiques, elles y sont moins dangereuses. En effet, dans les monarchies, la majesté de celui qui tient tous les ressorts du pouvoir, réprime et retarde l'impétueuse ardeur du peuple; mais, plus longuement comprimée, elle éclate ensuite plus violemment. Dans les républiques,

la liberté des citoyens et la division du pouvoir, en rendant les esprits plus hardis, parce que les obstacles sont moins nombreux, les disposent aux mouvements, lesquels se manifestent subitement, mais arrivent avec moins d'éclat. Quand donc Giano della Bella, ce tribun audacieux, mais nullement méprisable, eut été banni de Florence (1295), les nobles de la ville se trouvèrent dans des conditions remarquables de force et de splendeur. La paix dont on jouissait et le commerce, devenu très-florissant, chez ce peuple industrieux, avaient considérablement accru les richesses des citoyens; il y avait dès lors des familles, qui, par le nombre de leurs clients et la grandeur de leur fortune, auraient pu exercer l'influence qu'acquière plus tard les Médicis. De ce nombre étaient la famille des Donati et celle des Cerchi. La première reconnaissait Messer Corso pour chef; la seconde recevait l'impulsion de Messer Veri. Il est intéressant de lire dans Compagni et dans Villani les motifs et l'histoire de leurs honteuses querelles. Il nous suffit de savoir qu'elles se regardaient de fort mauvais œil, et que leur implacable haine les mettait de temps en temps aux prises; c'est-à-dire, qu'elles déchargeaient entre elles cette ambition, qui, dans les États libres, après s'être

satisfaite sur des rivaux¹, se jete ensuite sur la patrie pour s'assouvir en l'asservissant. Or, tandis que ces deux Messers, Corso et Veri, se faisaient la guerre, au scandale des citoyens, un autre brandon de discorde vint du dehors tomber au milieu d'eux, et l'incendie qui dévorait Florence prit d'affreuses proportions. La famille Cancellieri, de Pistoie, s'était divisée, à l'occasion d'un fait de sauvage cruauté, en deux partis, que l'on surnomma les Noirs et les Blancs. La ville une fois désunie, les citoyens furent saisis de vertige, selon l'usage, et s'entre-massacrèrent. Comme Florence était à la tête de la confédération guelfe, elle s'empessa, en cette qualité, et pour rétablir la paix, d'imposer sa médiation à Pistoie; elle en prit le gouvernement et eut l'imprudence d'emmenner en exil, dans ses propres murs, les dissidents, c'est-à-dire, les Blancs et les Noirs. Ce fut de l'huile jetée sur le feu. Les Noirs s'unirent aux Donati, les Blancs aux Cerchi, et une guerre acharnée se prépara dans la ville scindée en deux factions, la faction noire et la faction blanche. Cette division fut un coup qui atteignit le guelfisme au cœur. Les Gibelins en profitèrent, car les Guelfes modérés devaient nécessaire-

¹ Villan. lib. VIII.

ment incliner de leur côté; et ainsi, le parti des Blancs, ou celui des Cerchi devint, au témoignage de Villani, le plus puissant. Justement effrayés de cet état de choses, les Guelfes purs envoyèrent prier le pape Boniface de s'intéresser aux malheurs de Florence, et d'y remédier au moyen d'un arrangement à l'amiable, parce que, autrement, il ne resterait des Guelfes que le souvenir, à cause de l'ascendant pris par les Blancs unis aux Gibelins. Ces nouveautés affligeaient profondément Boniface; il modéra l'animosité des esprits et essaya de les manier, afin de ramener la concorde. Il appela près de lui Veri Cerchi, chef des Blancs, et faisant briller à ses yeux la promesse de faveurs spirituelles et temporelles de tout genre, il tâcha de fléchir cette âme superbe et de le réconcilier avec les Donati. Mais, cet homme dur et bizarre répondit qu'il n'était en guerre avec personne, et s'en alla sans vouloir entrer dans les vues du Pape. Boniface le poursuivit de son juste courroux. Aussitôt que Messer Veri fut de retour à Florence, les deux partis, agités et menaçants jusque là, rompirent enfin les barrières qui les retenaient, et la guerre ensanglanta la ville. Les Blancs l'emportaient; les Noirs tremblaient et invoquaient les secours du Pape¹.

¹ Rayn. 24. Epist. 26. lib. 6.